



Jacquot de Nantes

de Agnès Varda

Fiche technique

France - 1991 - 2h -
Couleur et N. & B.

Réalisateur :
Agnès Varda

Scénario :
Agnès Varda
d'après les souvenirs de
Jacques Demy

Musique :
Joanna Bruzdowicz
et 20 chansons d'époque

Interprètes :
Philippe Maron
(Jacquot 1)
Edouard Joubeaud
(Jacquot 2)
Laurent Monnier
(Jacquot 3)
Brigitte de Villepoix
(Marilou)
Daniel Dublet
(Raymond)
Clément Delaroche
(Yvon 1)
Rody Averty
(Yvon 2)
Hélène Pors
(Reine 1, la petite voisine)



Résumé

Le petit Jacques Demy a de la chance : sa prime enfance, dans les années trente, est marquée du sceau de l'insouciance et du bonheur. Son père, garagiste, sa mère et son petit frère l'entourent de toute l'affection dont on peut rêver. Et rêver, justement, Jacquot aime cela. Rien ne l'attire davantage que le théâtre de marionnettes qui permet à son imagination de vagabonder. La guerre ne modifie pas réellement cette prédisposition au bonheur, même si les bombardements de 1943 lui inculquent un dégoût durable pour la violence. Son attitude pour le théâtre se mue peu à peu en

passion pour le cinéma. Non content de fréquenter la salle la plus proche avec une assiduité qui ne se dément pas, le jeune homme entreprend de faire lui-même quelques essais en 8 mm. Son père, qui juge cette passion quelque peu déplacée, lui fait étudier la mécanique. Mais l'obstination de Jacques a raison de cette résistance somme toute compréhensible. Alors que la guerre a pris fin et que la vie a peu à peu repris ses droits, le jeune garçon brûle comme jamais de devenir cinéaste : il convainc son père de le laisser partir pour Paris...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Jacquot de Nantes est plus qu'une évocation : c'est la genèse d'une passion peu commune. Celle d'un enfant pas tout à fait comme les autres qui devient sous nos yeux l'un des plus grands cinéastes de sa génération. Tout le talent d'Agnès Varda est d'avoir su, tout en conservant le charme de la chronique, nous entraîner dans cette passion. Rarement film était parvenu à nous plonger avec autant de clarté au cœur du processus de la création artistique. La pédagogie rejoint d'ailleurs l'art quand la réalisatrice se met à illustrer les repères biographiques ou artistiques de Demy par des morceaux choisis de son œuvre. Sont édifiées les passerelles qui relient la vie du cinéaste à son univers enchanté... Nous faisons ainsi connaissance du «véritable» sabotier du val de Loire ou nous comprenons l'attrait de la mer, et par là-même de l'inconnu chez tout Nantais qui se respecte... Mais **Jacquot de Nantes** n'est pas pour autant cette «explication de texte» tant redoutée par les écoliers d'hier et d'aujourd'hui : si les clés de l'univers du cinéaste nous sont offertes, c'est d'abord pour nous faire partager son amour de la vie et des êtres. A cet égard, le film doit également se voir comme une déclaration d'amour, pudique et admirable, faite par Agnès Varda à l'homme qui a partagé sa vie et qui n'est plus. Loin de déparer, les quelques séquences où l'on voit Demy (parfois filmé en très gros plan) au soir de sa vie apportent une émotion supplémentaire. **Jacquot de Nantes** est un film rare, d'une densité peu commune. Ce qui n'exclut pas une certaine légèreté de ton, porteuse de ce petit rien qui s'appelle peut-être le bonheur.

Yves Aliou
Saison Cinématographique 1991

Un film de, pour et par Jacques Demy

L'histoire du cinéma est avare d'exemples de films tournés par un grand cinéaste en hommage à un autre grand cinéaste. Il y a, bien sûr, Chris Marker s'attachant aux pas d'Akira Kurosawa, ou Wim Wenders à ceux de Yasujiro Ozu. Ni l'un ni l'autre, pourtant, si estimable que soit leur démarche ne sont allés aussi loin, dans la voie de la fidélité, de l'émotion rentrée, de l'intelligence des racines, de l'investigation en profondeur d'un artiste et de son œuvre, de la clarté et de la franchise du regard, qu'Agnès Varda mettant ses pas dans les pas de Jacques Demy. Elle avait le choix entre deux attitudes : faire un film d'Agnès Varda, plein de grâce et de fantaisie comme à son ordinaire, émaillé de *private jokes*, qui nous eût comblés mais quelque peu gênés aux entournures ; ou faire un film de, pour et par Jacques Demy. C'est la seconde option qu'elle a prise, et on ne l'en louera jamais assez. Elle s'est complètement effacée devant l'homme qu'elle a connu, et aimé jusqu'à la dernière minute, elle s'est faite son humble exécutrice testamentaire, son porte-serviette, sa Marie-Madeleine essuyant une larme sur son visage ravagé. Le résultat est tout simplement bouleversant, de la première à la dernière image.

Un splendide poème d'amour

Elle a fait cela sans une once d'afféterie, sans les trémolos de caméra qu'on eût pu craindre. Elle l'a fait dans la joie, en nous faisant oublier la mort omniprésente, en filmant des enfants qui jouent, qui bricolent, qui sourient quand ils viennent de découvrir un sens à leur vie. Elle a remonté le cours de l'histoire en douceur, reconstitué une époque plus vraie que nature, remis à l'heure gaie la pendule infernale du temps. Son film nous fait assister, par petites touches dis-

crètes, à l'apprentissage d'un métier, à l'éclosion d'une sensibilité. Il nous fait pénétrer dans le grenier des souvenirs d'enfance avec la même simplicité et la même sûreté de main que celles du **Sabotier du Val de Loire** creusant ses mortaises.

Du fugace à l'éternel

Quand Jacquot devient Jacques, elle s'arrête, en nous incitant, par un doigt pointé vers la gauche, à aller juger sur pièces du talent de celui qui n'a plus besoin de son intermédiaire. Etrange et troublant va-et-vient du passé au présent, du noir et blanc à la couleur, de l'enfance à l'homme, du fugace à l'éternel. La mort peut bien accomplir son inexorable travail de sape, la vie l'emporte, haut la main.

«*Il est revenu... c'est merveilleux*», comme chante la sorcière d'**Une chambre en ville**. Avec ce film, Jacques Demy revient parmi nous, il nous regarde, il nous sourit par-delà la mort, et nous contempons, fascinés, cette peau indéfiniment caressée, cette autopsie à cœur ouvert qui est d'abord un splendide poème d'amour.

Claude Beylie
Cinéma 91 n°478

Contrairement à ce que l'on a beaucoup dit, Varda ne raconte pas ici les souvenirs d'enfance de Jacques Demy. Elle cherche à retrouver ce qui fait la continuité du rêve d'un homme d'âge mûr, qui vit à côté d'elle et dont elle part, non pour reconstituer un passé mais pour peser, au creux de quelques images, le projet d'une vie. «*Il larguait ses amarres. Jacquot, doucement, devenait Jacques*» dit-elle avec tendresse lorsque l'adolescent commence à affirmer ses choix. C'est ce «devenir doucement», cette continuité qui pince un peu le cœur, maintenant que l'on sait que cet homme va mourir et qu'il ne s'agit plus que de

mettre bout à bout ses rêves et ses morceaux de films. Pour **Jacquot de Nantes**, Agnès Varda retrouve l'état de grâce et d'amertume qui hantait **Cléo de 5 à 7**, lorsque la mort annoncée vient éclairer d'une même lumière les instants d'aujourd'hui et les heures passées. La gourmandise y est aussi forte, de l'être-là, de sa présence et du partage, mais les souvenirs y sont aussi le signe de l'absence. Le montage mêle admirablement à la reconstitution d'époque des gros plans de la peau de Demy, de ses yeux, de son visage, comme pour inscrire dans la représentation de son adolescence la présence physique la plus immédiate de l'homme d'aujourd'hui. Tout le film est porté par ces va-et-vient apparemment arbitraires, sans protocole de passage, qui donnent une formidable unité à l'existence de Demy. Non pas à sa trajectoire, non pas à sa carrière, car ce n'est pas de logique qu'il s'agit ici, mais bien d'une persévérance de l'être et de son rêve quotidiennement vécu. Les entrelacs des voix *off* - parfois Varda, parfois Demy -, des dialogues et des souvenirs, l'utilisation non systématique de la couleur (laquelle ne se rapporte pas uniquement, comme on aurait pu trop conventionnellement l'attendre, au temps présent) produisent cet effet étrange d'un temps aux plis multiples, qui dénie à la simple linéarité le monopole d'une vie.

Vincent Amiel
Positif n°365 - 366 Juillet Août 91

Propos d'Agnès Varda

Vers le visage de Jacques

«Ma tête écrit des mots sans crayon. Mon cœur bat des battements hors série. Ma main tremble parfois et mes genoux sont en coton. Comment écrirais-je un hommage ému à

Jacques... Des souvenirs en vrac et des lambeaux de poèmes me passent par la tête.

Et ma mémoire oscille entre l'ardeur et l'erreur.

Je veux cependant donner des nouvelles de Jacques Demy en 1990. Des nouvelles de son travail, qui est devenu notre travail, peu à peu.

Il avait dû ralentir le rythme. Il peignait (il avait depuis 4 ans travaillé en académie, pris des cours de dessin). Il voulait apprendre par le début, copier les maîtres, être modeste. Il était inspiré par les plages, les rivages, les couples nus. Et aussi par les pylônes de haute tension.

De plus en plus, surtout tôt le matin, il me parlait de son enfance.

Il s'est mis à prendre des notes puis à écrire à l'ordinateur, sur son écran coloré. Il en profitait pour composer des couleurs sur les palettes de son programme graphique.

Il avait trouvé le ton : il racontait au passé simple, chronologiquement, et de façon détaillée. Et moi qui croyais avoir tout entendu déjà, je découvrais des anecdotes, des précisions et les noms de ceux qui avaient joué les seconds rôles.

Jacques se plongeait avec un total délice dans sa vie d'enfant, il racontait son désir de faire du spectacle, il parlait du guignol qu'il fréquentait assidûment, des opérettes vues dès l'âge de 6 ans, et du premier film qu'il a vu : **Blanche Neige**.

Juin 90 : Jacques ne va plus au cinéma depuis des mois. Mais on veut voir **Nouvelle Vague**. On est heureux. Pendant le film et après. On en parle beaucoup ensuite, on parle de Jean-Luc, de son cinéma, du chemin qu'il a fait pour dire l'alliance (parfois douloureuse) entre un homme et une femme... Moi j'aime qu'il désigne la nature et son ordre, la beauté des arbres. C'est le dernier film que Jacques a vu.

Dans la cour, rue Daguerre, en juillet, je filme de très près ce que tout le monde

peut voir de Jacques : son visage, ses mains, ses yeux».

«Tes yeux dans lesquels nous dormons tous les deux...» Paul Eluard

Agnès Varda, le 22 novembre 1990.

Dossier Collège au Cinéma n°42

La réalisatrice



Née à Bruxelles en 1928, Agnès Varda grandit à Sète puis suit ses études à Paris. Elle débute en tant que photographe du T.N.P. à l'époque de Jean Vilar. Situé à Sète, son premier film, **la Pointe courte**, est perçu comme novateur et annonciateur de la Nouvelle Vague. La réalisatrice s'écarte de la narration traditionnelle, faisant surgir la vérité du réel, mêlant souvent le reportage à la fiction dans des documentaires subjectifs qui deviendront sa spécialité. On l'a ainsi surnommée la documenteuse. Dans tous ses films (fictionnels ou non), elle aime choisir des détails significatifs de la vie quotidienne, révélateurs de sentiments et d'émotions. Cette démarche se retrouve par exemple dans **Cléo de 5 à 7**, deux heures dans la vie d'une femme qui attend avec angoisse les résultats d'un examen médical important. Deux heures où tout sera perçu subjectivement par elle comme des présages de maladie et de mort. Cinéaste indépendante (elle est sa propre productrice), elle reste en marge de tout courant et poursuit son objectif :

donner à voir la réalité en prenant des distances avec le réel par une représentation personnelle. Pour ce, elle intervient fréquemment en tant qu'auteur par ses commentaires - jeux de mots - qui enrichissent l'image d'un contrepoint verbal.

Agnès Varda est fascinée par les marginaux dont elle aime explorer les qualités humaines, comme dans **Sans toit ni loi**, longue errance d'une fille à la dérive interprétée par Sandrine Bonnaire. Elle continue à fouiller au fond des êtres et des choses en guettant l'inattendu et le lyrisme, faisant surgir leur essence en dehors de tout psychologisme. Elle entrecroise constamment document et fiction, les rendant indissociables et complémentaires. Elle réalise pleinement dans cet esprit le portrait-collage de Jane Birkin dans **Jane B par Agnès V.** Sous forme de puzzle, elle met en scène l'actrice et elle-même, élaborant de véritables dialogues où elle se révèle autant que son sujet. Au cours du tournage, Jane Birkin lui suggère le sujet de **Kung-Fu master** (la passion interdite entre une femme et un garçon de quinze ans). Tourné dans la maison de Birkin entourée de ses propres filles, interprété par le fils de Varda, ce film devient une histoire de familles, pudique et troublante.

Cette frontière fragile entre documentaire et fiction, Agnès Varda la brise totalement dans **Jacquot de Nantes**. En révélant les sources d'inspiration et la naissance de la vocation du réalisateur Jacques Demy, elle réalise un hommage émouvant à l'homme qui a partagé sa vie depuis 1959.

Dossier Collège au Cinéma n°42

Filmographie

Courts métrages :

O saisons, ô châteaux 1956

L'Opéra-mouffe 1958

Du côté de la côte

La Cocotte d'Azur 1959

Salut les Cubains 1963

Elsa 1967

Uncle Janco 1968

Black Panthers

Daguerréotypes 1975

Longs métrages :

La Pointe courte 1954

Cléo de 5 à 7 1962

Le Bonheur 1965

Les Créatures 1966

Loin du Vietnam 1967

Lions Love 1969

L'une chante, l'autre pas 1977

Mur murs 1981

Documenteurs

Ulysse 1982

Sans toit ni loi 1985

Jane B 1988

Kung Fu Master

Jacquot de Nantes 1991

Les cent et une nuits 1995

